L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Entre les rues Bienville et Conti.

BUREAX : Rue de Chartres, No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 20 SEPTEMBRE 1867.

DUPOUR LIMET,
PROPRIÉTAIRE-ÉDITEURS.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.
Par an, $10; par semestre, $6; par trimestre, $4.
Prix d'un exemplaire, 5 CENTS.

EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant lundi et le Samedi
Par an, $5; par semestre, $3.

TARIF ANNONCES.

Les annonces transitoires placées à côté du rédactionnel ou à diverses parties du journal, paieront $1 50 le carré pour la première insertion et 75 CENTS le carré pour chaque insertion subsequente.

Les annonces transitoires à la page éditoriale paieront $1 50 le carré pour chaque insertion.

Les annonces politiques intercalées, paieront comme annonces nouvelles pour chaque insertion.

Les annonces au comptant à la page éditoriale, paieront $20 net le carré par mois.

Les permanentes régulièrement et souvent des annonces auront, entre les indiqués ci-dessus pour les annonces transitoires, l'escompte qu'il sera convenu avec elles; mais dans aucun cas, cet escompte ne dépassera 25 pour cent.

Toutes les réclames d'affaires paieront 20 cents par ligne pour chaque insertion.

Toute annonce transitoire doit être payée d'avance.

Les annonces dont le nbre d'insertions ne sera pas indiqué seront publiées 3 fois.

Les comptes des personnes faisant régulièrement des annonces leur sont rendus à la fin de chaque mois.

NOUVELLES-ORLEANS:
VENDREDI MAT. 20 SEPTEMBRE.

☞ Pour la liste des navires et vieux-bonnes arrivée dans notre port ainsi que les expéditions en douane, voir à page anglaise.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR.

Pour les détails, voir aux annonces.

Par Forstall & Spear, à salle de vente rue Bienville, de nombreux lots anglaises, françaises et autres marchandises, ainsi qu'un de vente.

Par Richard Tourner, magasin No 96 rue Vieille-Levee, 1 à 2 horloges vis-à-vis de Bordeaux—Aussi 1 à 2 horloges.

Par Louis Stern & Bragas leur salle d'encan, rue d'Algier, 20 jaunes solitaires et bredequins 45 jaunes solitaires trois bottes, et un grand assortiment de chaussures de bas.

Par S. Gravault, à son salle d'encan, rue Bienville Passage de la Bourse, un lot de meubles ainsi qu'un grand assortiment d'articles divers.

Par Hudman, Marks & Co, au No 38 de la rue de Chartres—Mobilier de salon, secrétaire, montres en or et en argent, argenterie, jaquettes.

☞ Achetez vos cosmetics et chocolats chez M. Ernest Turpin 93 Vieille Levée

La politique Président.

La lutte engagée entre deux grands pouvoirs de l'Union, à l'epoque de la réouverture du Congrès, en décembre 1865, a subi bien des phases curieuses. Il est nécessairement continuer jusqu'à la fin de terme présidentiel de M. Johnson. Pu juger des péripéties éventuelles de ce conflit, ce qui maintient le pays dans un état d'anarchie et de malaise, il est utile de jeter un regard arrière et de comprendre la situation, telle elle était, il y a un an, à pareille époque, telle en présence de la spirale où nous troublons actuellement.

Il y a un an, le Parlement était en train d'accomplir sa fameuse tâche dans les Etats du Nord et de l'Ouest. Une rappelle les discours harangues qu'il adressait alors devant les foules accourues pour entendre. C'était la guerre ouvertement chargée au Congrès, au nom de la Constitutionnelle, et des institutions inconnues et perverti A entendre M. Johnson, on pouvait croire il avait la forme determination de résister, plus force et besoin était, a tout empêchement que permettrait le pouvoir législatif sur les attentions constitutionnelles du pouvoir exécut. Il serait difficile de dire si telles n'étaient réellement, à cette époque, les intentions d'ici-lant. Cependant, sa conduite ultérieure a tellement en désaccord avec son langage dors, qu'on peut également supposer que a discours n'avaient d'autre but que de sonder opinion publique et d'influencer les masses de les élections qui étaient sur le point d'avoiteu.

Quelles qu'en soient cet a intentions primitives, le Président Johnson après les élections d'automne qui donnerent plutôt gain de cause aux radicaux, comprit que moment était mal c'est pour engager avec Congrès, appuyé sur le sentiment populaire, la lutte extra légale. Il se résigna à abandonner attitude offensive qu'il avait prise pour reprire un rôle pure mont passif. Puisque non plus de reconstruction était repoussé par le Congrès et par le peuple du Nord, il n'y avait rien à faire que de donner carte blanche à pouvoir législatif pour opérer la reconstruction suivant une méthode nouvelle. Se contenir d'opposer des veto impuissants aux mesures arbitraires et illégales que les radicaux digéraient contre le Sud et leur dire comme Ponce-Pilate aux Juifs : je me lave les mains dans de ce juste," c'était d'une part désarme de tout prétexte plausible ceux qui voulaient écarter la Pédérant du pouvoir par une nouvelle accusation, et, de l'autre, c'était mettre le seule à même de juger entre les deux politiques. Toute la responsabilité du nouveau pli de reconstruction allait retomber sur le Congrès. Si ce plan réussissait, on n'avait rien à lire au Président qui n'avait mis aucune chose pratique à l'exécution des lois. S'il échouait, le résultat devait ralier aux vetos de M. Johnson et le forcer à sauver dans l'eme publique tout le terrain perdu.

Avec une sagacité qui rivale chez lui un homme d'état, M. Johnson avt, d'ailleurs prévu que les radicaux enhardis par leurs succès électoraux et par la soumission apparente de l'ex-Président, se laisseraient entraîner n'a pente glissante de la révolution, et qu'une compromettraient par leurs excès même. Isavait combien l'opinion publique, aux Etatsénis, est inconstante et changeante. Aussi a-t-il adopté une politique de temporisation, dans l'espoir que ses adversaires lui fournirent tôt ou tard l'occasion de prendre sa revanche. S'il fut intervenu de prime abord pour opposer à l'exécution des lois supplémentaires de reconstruction, qu'il était évident que Congrès allait voter, il eut risqué d'être à son accusation à la session de juillet, et sa site eut compromis le succès de la réaction sendue si injustement par tous les amis de la paix du public.

Ainsi expliquée son lenimmité à l'égard de M Stanton, qui jouait dans cabinet le rôle peu honorable d'espion « de dénateur, et à l'égard des généraux Sickle et Sheridan, espèces de cerveaux brûlés, qui servaient aveuglément d'instruments provoteurs dans la trame ourdie par le parti radical soit y faire tomber le Président.

La session passée, M. Jinson a sondé l'opinion du pays, et il a cru apercevoir que les réformandes des ultra-rieux et les incartades des satrapes congressionnels avaient indisposé à opérer une réaction salutaire dans l'esprit des masses. Le moment lui a paru opportun pour porter un cup aux ennemis de la république, et pour poser de nouveau la question dans les élections qui devaient avoir lieu dans plusieurs Etats.

La destitution du ministre de la guerre Stanton, celle des généraux Sheridan et Sickles, et la proclamation d'amnistie, ont prouvé aux ennemis du président Johnson que loin d'avoir abandonnée, cause à laquelle il s'est dévoué—celle du rétablissement de l'union et de la concorde,—il en est resté le défenseur aussi intelligent que zélé.

Que faut-il conclure « l'énergie nouvelle qu'vient de déployer le sef du pouvoir exécutif ? Faut-il admettre, comme les organes radicaux affectent de le croire que le Président est décidé à aller jusqu'à accoup d'état pour réprimer les usurpations du Congrès ? Non, le passé de M. Johnson nous enseignent révélé. Ses reproches pour les voyes révolutionnaires, et nous ne devons douter de sa parfaite mesure à la Cromwell, ni au 18 brumaire. Le Président espère simplement que les élections de 1867 lui rendront l'autorité morale que les élections de 1862 lui avaient enlevée, et il compte se servir de cette autorité pour obliger le Congrès à accepter un compromis. L'élément modéré du parti républicain s'effrayera de voir les changements qu'ont opéré sur l'esprit des électeurs la mesures ultra-radicales, il ne voudra pas compromettre toutes ses chances dans la grande campagne électorale de 1868 pour la présidence et il se rallierra forcément à un plan nouveau de reconstruction.

Quel sera ce plan? Nous ne saurions le dire, mais nous croyons fermement que le peuple du Nord a été suffisamment éclairé par les résultats de l'enregistrement, et qu'il est assez opposé à la prédominance de la race africaine sur la race blanche, pour opérer qu'il manifeste clairement dans les élections d'automne sa manière de voir sur ce sujet. Le triomphe des candidats radicaux aux élections de 1866 a pu faire supposer à beaucoup de sénateurs et de représentants que le peuple du Nord était en faveur des mesures ultra radicales. Si nous en jugeons par les élections de Maine et de Californie, une réaction est incontestable, et tous les membres du Congrès que le fanatisme aveugle pas, devront tenir leur propre intérêt, sont compte des enseignements qu'auront manifeste leurs constituants.

La session du Congrès en décembre prochain pourra donc dans des conditions bien différentes de celles qui ont permis, l'année dernière, aux ultra-radicaux de faire prévaloir leurs idées. Nous n'espérons certes pas que pleine justice soit rendue aux Etats exclus de l'Union, mais nous sommes disposés à croire que la révolution sera enrayée dans sa marche, et que l'élection présidentielle de 1868 aura lieu sous de meilleurs auspices qu'il n'était permis de l'augurer d'après la composition et les tendances du Congrès actuel.

UNE NOUVELLE CONDITION DE BON GOUVERNEMENT.

M. Thomas J. Durant n'est pas un idéologue dangereux. Il appartient à la classe de conservateurs que Napoleon le Grand n'est pas fait mettre en prison, mais dont il eut ri, bien qu'en général il les détestat. M. Thomas J. Durant écrivait il y a quelque temps qu'il n'y aurait de parti républicain en Louisiane que lorsque les noirs seraient en majorité à la Convention. Mais ce n'était pas son dernier mot et M. Thomas J. Durant nous réservait une idée bien autrement lumineuse. Il soutient aujourd'hui que les femmes, toutes les femmes, blanches et noires, doivent être investies du droit du suffrage, et il appuye sa proposition sur les considérations suivantes :

Les arguments en faveur du suffrage des femmes sont fondés sur les grands principes de justice et de bienveillance qui ont été invoqués avec tant de succès pour les hommes. On ne peut pas dire que le gouvernement est fondé sur le consentement des gouvernés quand une moitié de toute la population est privée du moyen d'exprimer son consentement ou son dissentiment.

Après cela, que proposera M. Durant ? Selon nous, il lui resterait encore à présenter des candidats, nous voulons dire des *candidates* pour la présidence et la vice présidence, et comme il veut que le noir domine, une femme de cette couleur serait portée à la première de ces places et une femme blanche à la seconde — Voilà bien des frais d'imagination pour arriver au Sénat des Etats Unis, si M Thomas J. Durant n'y parvient pas, ce ne sera pas faute de radicalisme.

NOUVEAUTÉS D'HIVER.—Nous appelons l'attention des dames, des modistes, et des confiteres sur l'annonce de M. A. Sorré. Il vient de recevoir à son magasin, rue de Chartres, 33, un assortiment de nouveautés d'hiver choisies par lui même à Paris. Tous ces articles sont du meilleur goût et d'excellente qualité. Nous citerons les rubans, les garnitures de tout genre, les dentelles pour chapeaux, les ornements de fleurs de jais pour deuil, et un grand choix de chapeaux de feutre pour enfants.

La France et la Prusse.

Les rodomontades des journaux de Berlin inspirent au journal *La France* les sages réflexions qui suivent :

Tous ceux qui, en ce moment, parlent à l'opinion publique ont le devoir de calmer les passions au lieu de les exciter. Les questions posées par la situation de l'Europe et par l'attitude de certaines puissances, sont bien assez délicates sans qu'on les envenime encore par d'imprudentes provocations. Il y a à Berlin des gens qui ne veulent pas comprendre cette vérité. Leur langage irritant, altier, injurieux, serait de nature à compliquer singulièrement des choses, s'il pouvait être pris pour l'écho de l'opinion au delà du Rhin ou pour l'inspiration du gouvernement qu'il prétendent défendre. Que ces journaux médisent aujourd'hui les paroles prononcées par l'Empereur en réponse au discours du maire d'Arras, ils verront que la politique française est pacifique, sa conduite pur sans modération qui donne et commet les plus patriotiques entièrement. Tandis qu'en France un parti radical conseille de dangereuses ambitions et souffle la guerre, la France attende à maintenir loyalement l'esprit de concorde et de paix, en écartant, par cela même qu'elle les précise, les causes de conflit entre les grandes puissances.

Comment les feuilles allemandes, dont nous citerons plus loin les extraits, peuvent elles parler d'ingérence illégitime de la France dans les affaires intérieures de l'Allemagne ? Comment prétendent-elles empêcher les cours de Paris et de Vienne d'échanger leurs vues et de s'entendre sur les grands intérêts du moment ? Comment osent-elles s'étonner que la France et l'Autriche veuillent le respect des traités par lesquels la Prusse a limité elle-même sa puissance absorption ?

Qu'espère-t-on par ces prétentions qui blessent à la fois notre droit et notre patriotisme ? Que peut on gagner à soulever ainsi des deux côtés du Rhin les susceptibilités nationales et les deux peuples qui sont faits pour s'accorder et non pour se combattre ?

Mais toutes ces rodomontades de langage, toute cette stratégie de nous tenir pas dévier de notre modération, pas plus qu'elles ne peuvent changer la situation respective des puissances et les intérêts d'ordre européen qui sont aujourd'hui engagés.

La *Gazette de la Croix* et la *Gazette de l'Allemagne du Nord* ne se bornent pas de déplacer les questions, ne nous insulte pas de les y ramener.

La Prusse, consacrant en plein dix-neuvième siècle le droit de la force, envahit l'Hanovre, les Etats de l'Allemagne du Nord, dissout violemment la Confédération germanique et exige, à Francfort, le vote des fonds qui la soutenaient. Nous aurions pu remplir cette transformation profonde dans l'Europe centrale; oui, nous l'aurions pu ! Mais le bien que nous ne voulons d'autre pour l'Allemagne, sympathiques aux aspirations du peuple allemand, nous laissons s'accomplir une révolution qui modifie et ridiculise tout l'équilibre général des Etats et constitue a nos frontières une puissance formidable. Il y a plus, nous pouvons dire que nous avons contribué à maintenir l'Autriche, à ce titre, nous préparons les arrangements pacifiques dont le traité de Prague a posé les formules définitives, et nous nous sommes bornés à limiter à la ligne du Mein la nouvelle confédération du Nord, en consacrant l'indépendance et l'autonomie des états du Sud.

Eh bien, est-ce qu'en agissant ainsi, nous n'avons pas donné une preuve éclatante de notre modération, de notre désintéressement et de notre sympathie pour l'Allemagne ?

Comment y a-t-on répondu ? En soulevant, au sujet du Luxembourg, un conflit qui a vivement ému toutes les consciences et qui a failli se dénouer sur les champs de bataille.

Comment y répond on aujourd'hui encore ? En affichant des prétentions et des ambitions qui, si elles pouvaient passer dans les faits, amoindriraient ou trancheraient de l'épée toutes les conditions de la paix, les garanties du traité de Prague, et toutes les garanties du traité de Paris, en même temps qu'elles seraient pour l'Europe en général et pour nous en particulier une menace et un péril devant lesquels il nous serait absolument impossible de rester indifférents.

Car, enfin, il faut s'entendre. Que signifient toutes ces prétentions de la ville de Berlin ?

Veulent-ils dire que la Prusse doit et peut trancher, à son gré, la ligne du Mein, envahir la Bavière, le Wurtemberg et le grand-duché de Bade, et constituer sous le sceptre du roi Guillaume, au profit de la féodalité militaire qui domine à Berlin, un nouvel empire d'Allemagne ?

Veulent-ils dire que l'armée prussienne peut établir ses cantonnements le long de Kehl, à une portée, sans que nous ayons le droit de protester et d'y faire obstacle ?

Veulent-ils dire que M de Bismark, en énéantissant la souveraineté des Etats du Sud, peut déchirer le traité de Prague, sans que l'Autriche ait le droit de réclamer et au besoin de résister ?

Comment, ce sont des questions incertaines de notre part que de nous opposer à un état de choses qui serait la violation des traités dans lesquels la sécurité de notre frontière et l'honneur de notre pays trouvent leur sauvegarde ?

La Prusse ne menace pas la France, elle ne veut pas en être menacée. Elle ne remet en question aucun des faits accomplis, elle ne veut pas qu'ils soient dépassés. Elle accepte loyalement la situation créée par le traité de Prague ; elle ne veut pas que de nouvelles conquêtes viennent en altérer les conditions.

Ce n'est ni à Paris ni à Vienne qu'il faut conseiller la modération, c'est à Berlin. C'est là que s'agitent les desseins dangereux pour la paix du monde ; c'est là qu'ils se doivent contenir.

Ce n'est une question de bonne foi.

Si, en Prusse, on est résolu à consolider et à organiser ce que les victoires ont conquis, on ne veut pas que de nouvelles conquêtes viennent en altérer les conditions.

Ce n'est ni à Paris ni à Vienne qu'il faut conseiller la modération, c'est à Berlin. C'est là que s'agitent les desseins dangereux pour la paix du monde ; c'est là qu'ils se doivent contenir.

Ce n'est une question de bonne foi.

Si, en Prusse, on est résolu à consolider et à organiser ce que les victoires ont conquis, on ne veut pas que de nouvelles conquêtes viennent en altérer les conditions.

Que ne sais absolument pour rien dans la pièce de Mme Sand, qui est loin d'être terminée, et qu'elle soit pour sur la rive droite ou sur la rive gauche de la Seine, j'y retrouve complète ment étranger, Mme Sand n'ayant besoin de personne pour tirer une pièce de son roman, un des plus intéressants et des plus dramatiques qu'elle ait écrit.

Je vous prierai même, monsieur, puisque je viens quelque de nom, de me laisser abuser de la permission, en quelque sorte, qu'elle m'a donnée, l'occasion se présentera, que je ne fais pas et ne ferai jamais de collaboration. Je ne veux me brouiller avec personne.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

" A. DUMAS. "

—Il paraît, dit le *Epoca*, que le fameux troubadour Lagertjja a été récemment tué sur la place des taureaux de Puente-Genil. Voici comment on raconte ce déplorable événement :

Après avoir harcelé le taureau avec toute l'habileté qu'on lui connaît, il lui porta un magnifique coup d'épée, et le laissa tout étourdi, croyant lui avoir donné le coup de mort.

" Il en était aussi, en effet, mais, au moment où Lagertjja se retournait pour saluer les spectateurs qui l'applaudissaient, le taureau, avant de tomber pour ne plus se relever, lui enfonça une corne dans l'épaule et le tua du coup.

LE CHOLERA EN ITALIE.

Le *Journal des Débats* a reçu d'Italie et de Malte de la France les renseignements suivants :

La diffusion du choléra est générale en Italie depuis l'extrémité méridionale de la Sicile jusqu'à Milan.

" Sur les côtes sud de la Sicile, à Marsala, à Trapani, on constate peu de décès. A Messine, le mal a pris considérable, mais à Palerme et à Catane, l'épidémie est effrayante. Il y a deux cent mille âmes à Palerme, les décès varient de 150 à 200 par jour, cette mortalité étant le mouvement et dessine indique, serait, pour une ville comme Paris, de 1,000 à 1,500 par jour, chiffres qui n'ont jamais été atteints, il n'est fait de beaucoup, dans les fortes épidémies de 1832, 1849 et 1854.

Rien ne saurait donner une idée de l'aspect de Palerme, tous les magasins sont fermés, la population aisée est disséminée dans les maisons de campagne, et la population pauvre vit en plein air, sans ressources, dans la ville, au pied de la montagne San Pellegrino.

A Catane, le choléra est en décroissance.

La ville de Naples a été relativement épargnée. Les décès sont insignifiants en égard à sa population. Il en est de même de Rome, où le choléra n'est pas devenu épidémique jusqu'à ce jour.

" Mais qui le fléau a sévi avec une intensité sans pareille, c'est à Albano et à Frascati.

" Albano est une charmante petite ville située aux environs de Rome. La moitié qu'ailleurs on devait s'attendre à voir éclater et sévir 15 jours plus tôt, sur une population de 5000 âmes, le choléra fait 50 victimes par jour.

" A Frascati, les ravages sont un peu moindres.

" A Florence, les cas sont rares. A Livourne, quelques décès, à Gênes, la mortalité la plus élevée a été de 15 par jour.

" A Milan, à Bergame, à Brescia, mêmes chiffres.

" Dans la ville d'Aoste, on constate une décroissance très sensible, après des journées désolantes.

" Entre Gênes et Marseille, sur tout le littoral, aucun cas n'est signalé."

LE NAUFRAGE DU *SACRAMENTO*.

On écrit de Calcutta, le 1er juillet :

L'événement de la quinzaine est le naufrage de la corvette américaine *Sacramento*, commandant Napoléon Collins. Cette corvette, armée de douze canons de gros calibre, montée par 31 officiers et 186 hommes d'équipage, marins et soldats, venant en dernier lieu de Madras, se rendait à Calcutta, en faisant escale à Cocqueda.

Le 19 juin, à 9 heures 8 minutes du soir, l'ancre toute sous voiles et à toute vapeur, elle a donné en grand une heure de sable située à 18 milles end du phare de Corringuy, élevé sur le Hope-Island. Le choc fut terrible et le navire perdu. En vain cherche-t-on à alléger en coupant la mature, jetant les canons à l'eau et délestant tout à la fois; la mer, déferlant avec violence, rendait toutes les efforts inutiles. Bientôt la cale fut pleine d'eau, la machine ne pouvait plus fonctionner, et l'on dut songer à son propre salut. A l'exception de neuf hommes qui pour recevoir tout le monde à la fois, on se mit à construire des radeaux. A la pointe du jour, les uns étaient emportés au large, les autres jetés à la côte, et ce qui fut particulièrement heureux, c'est qu'au milieu d'une telle confusion, personne ne s'est noyé. Tous les hommes de la corvette sont en ce moment sains et saufs, à l'exception de quelques blessés, qui ne le sont pas grièvement, mais ils ont perdu presque tous leurs bagages.

Ceux qui ont été le plus longtemps exposés durant ce naufrage sont 28 hommes, officiers et autres, qui ont été emportés au large par un radeau et étaient restés 36 heures errant à la merci des flots, sans nourriture et sans eau, lorsqu'ils furent rencontrés par le steamer Arabia, qui les recueillit et les a conduits en rade de Cocanadah.

S'il faut en croire une version que je ne vous garantis nullement, le *Secretariate* aurait guidé Boston avec mission spéciale de visiter tous les ports anglais et français de l'Inde, de s'enquérir de l'importance des places fortes, de leurs garnisons, de leurs armements, de l'esprit des populations, etc., en prévision d'une guerre que l'on considérait en Amérique comme inévitable et prochaine. Cette corvette avait déjà visité le cap de Bonne Espérance, Maurice, Ceylan, Pondichéry, et en dernier lieu Madras, d'où elle venait ici devant relever pour Calcutta et continuer ensuite son voyage d'exploration dans l'autre cote, visiter Saïgon, Singapore, etc., et rentrer. De là le grand nombre d'officiers et d'interprètes de toutes les langues qu'il y avait à bord.

On prétend que le commandant a dit que le banc sur lequel son navire a touché n'était pas marqué sur ses cartes.

FAITS DIVERS.

—Nous lisons dans la *Presse* :

" Une commission de dignitaires de la couronne se rendra, dit-on, prochainement à Vienne pour recevoir et rapporter en France les restes du duc de Reichstadt. On désigne déjà comme devant faire partie de la mission MM. le maréchal Canrobert, le général de Saint Jean-d'Angély, de Bussy, Cambacérès. Le cercueil du prince est dans l'église du couvent des Capucins, à Vienne, où il mourut le 22 juillet 1832. Son aïeul, l'empereur d'Autriche, François II, l'avait nommé, en 1821, lieutenant-colonel du régiment d'infanterie hongrois Giulay, qui tenait garnison à Vienne.

" La ministre de la maison de l'empereur et des beaux-arts est chargé de prendre toutes les dispositions convenables pour l'accomplissement de ce pieux devoir de l'empereur envers Napoléon II. Les cendres du prince seront déposées dans la basilique de Saint Denis, à l'emplacement réservé dans le cimeur pour la famille impériale.

—Le journal de médecine *the Lancet*, de Londres, donne les renseignements qui suivent sur l'état de l'impératrice Charlotte :

Nous apprenons avec une bien vive satisfaction que l'infortunée ex impératrice du Mexique a été confiée aux soins de l'éminent médecin le docteur Bulkens. Les nouvelles qui ont été publiées de temps en temps dans les journaux, et les rapports transmis à des particuliers, quoiqu'incomplets et présentés par fragments, ont donné assez d'informations sur le traitement auquel l'impératrice était soumise à Miramar, pour éveiller les plus grandes inquiétudes dans l'esprit des médecins anglais alliénistes.

Solitude, silence, tristesse absolue, tel était le régime dans lequel on l'avait fait vivre, et l'on n'avait que trop lieu de croire qu'un étroit système d'étiquette de cour s'était mêlé à ces mesures énergiques qu'il faut prendre envers les aliénés frappés de traitement pour leur assurer un régime nutritif propre à ranimer en eux le système nerveux épuisé. Un prêtre avait été placé près de l'infortunée malade pour la régir et la surveiller, et cet fait suffirait pour suggérer l'idée qu'on avait adopté le traitement suivi jadis à l'égard des aliénés, et qui n'est plus qu'à un tradition lointaine du passé.

Nous sommes certains que l'impératrice trouvera dans le docteur Bulkens un médecin dont le système est tout à fait différent : air frais et pur, conversations agréables avec des amis, autres moyens d'occuper l'esprit, nutrition forte, régime imposé avec douceur et fermeté, tels sont les procédés curatifs employés pour la guérison de l'aliénée malade.

—On lit dans l'*Union* :

Alexandre Dumas traite de puissance à puissance. Précédemment, il tient le feuilleton d'un petit journal la *Petite presse*; il écrit un roman, *les Blancs et les Blancs*. Ayant besoin de documents qu'il n'avait pas obtenir dans les bibliothèques, il s'adresse directement à l'auteur de la *Vie de César*, par la curieuse lettre qui suit et que nous empruntons au *Journal du Havre* :

Illustre confrère,

Lorsque vous entreprîtes d'écrire l'histoire du vainqueur des Gaules, toutes les bibliothèques s'empressèrent de mettre à votre disposition les documents qu'elles renferment.

Il en est résulté un ouvrage supérieur aux autres, en ce qu'il remonta la plus grande quantité de documents historiques.

Occupé d'écrire en ce moment l'histoire d'un autre César, nommé "Napoléon Bonaparte,"j'ai besoin de documents relatifs à son apparition au sceau du monde.

Bref, je désirerais toutes les brochures que fit éclore le 15 vendémiaire.

Je les ai demandées à la Bibliothèque ; elles m'ont été refusées.

Il ne me reste donc d'autre moyen que de m'adresser à vous, mon illustre confrère, à qui l'on ne refuse rien, pour vous prier de demander en votre nom ces brochures à la Bibliothèque, et de vouloir bien, une fois que vous les aurez, les mettre à ma disposition.

" Si vous voulez bien accueillir ma demande, vous m'aurez rendu un service que, " littéraire comme moi, vous comprendrez.

J'ai l'honneur d'être, avec respect,

Illustre auteur de la " Vie de César,"

Votre très humble et très reconnaissant confrère.

ALEXANDRE DUMAS.

Il paraît qu'Alexandre Dumas a reçu aussitôt, par les soins de M. Durny, les brochures demandées. Quatre ont déjà été épuisées, assurent les gens bien informés, pour la composition de l'*Histoire du 13 vendémiaire*. Vous voyez qu'on aide à la fécondité proverbiale de M. Alexandre Dumas.

On lit dans le *Journal de Francfort* :

On nous communique un certificat d'études délivré le 15 du mois de juillet 1827 à un futur empereur Napoléon III, qui était alors dans la 5e classe du lycée de Sainte Anne, à Augsbourg.

Voici cette pièce :

" No 21. Prince Charles Louis Napoléon, fils de M. le duc de Saint Leu, à Rome, né le 20 avril 1808, religion catholique, âgé de quatorze ans et cinq mois, donné de bons coup de dispositions, au développement des facultés de l'intelligence, et au cœur qu'il a fait des progrès très bons dans la langue allemande, bons dans la langue latine et l'arithmétique, assez bons dans la langue grecque et l'histoire, en général donc, de bons progrès.

" On doit donc beaucoup en maîtres aux doctes vigilance et sollicitude, ainsi que le respect et la reconnaissance avec lesquels il a accepté notre les leçons désagréables.

" A la vingt-quatrième rang. Ce qui la sincérité d'un élève si jeune, ce sont les difficultés de la langue allemande, dont il n'est pas encore maître.

Mederine Lodge Creek a été le point désigné pour le grand conseil avec les commissaires de paix.

Londres, 19—Consolidés 91 3/4. Bons 74 1/16.

Liverpool, 19—En raison de l'amélioration du commerce, le cotton a ouvert avec une fermeté considérable. Vente estimée 12,000 balles, sans changement dans les cotes, middling uplands 9 1/2, middling Orléans 9 3/4.

(Dépêches d'hier après midi.)

New York, 19—Arrivé le steamer Arago. Parmi les passagers se trouvaient Henry J. Raymond, Pach Bowlin et Bishop Wescoe Potter.

Londres, 18, au soir — Cotons peu actif, sans changement de prix.

Washington, 19 — Sir Frederick Bruce est mort à Boston, ce matin, à 2 heures, d'un mal de gorge.

Buffalo, 19 — Un feu hier soir a détruit une aile de Wadsworth House. Une femme a sauté du quatrième étage.

New York, 19 — Coton calme, mais ferme à 25. Or 144 7/8.

Washington, 19 — Hancock a passé la soirée avec Johnson. On ne sait pas quand il quittera la ville. On dit au département de la guerre que son départ n'est pas encore arrêté.

BULLETIN FINANCIER.

Jendi soir, 19 septembre.

Le mouvement n'a été que modéré aujourd'hui. La vente de sucre et de mélasse n'est étendue qu'au "jobbing." Les provisions ne se sont guère écoulées ; le porc a fléchi, la demande de graine et de fourrage a été animée ; le maïs, à meilleur marché, a été recherché. La mélasse a manqué d'acheteurs. Les transactions de coton n'ont pas excédé 200 balles, achetées par trois ou quatre personnes qui ont pris ce qui convenait de l'irrégularité mais qui, somme toute, sont plus satisfaisants.

Il ne s'est presque rien fait dans le change étranger. L'or a ouvert nominalement à 145 3/4 à 146 contre 145 1/2 dans Wall street. Les dépêches subséquentes y ont amené une baisse et il a fermé incertain à 145 à 145 1/4. Le 5 a vendu $2,000 et $5,000 à 145 1/4, $5,000 à 145, $6,000 à 145 1/2, $1,000 à 145 3/4, $1,000 au même cours, et enfin $5,000 à 146 et on a clôturé de $1,500 en or au pair.—Dans l'argent, $600 en deux piastres américaines, à 139, $600 dito à 138 3/4 et $600 en piastres mexicaines, à 148 3/4.

Le change étranger a été calme. Il n'y avait pas de sterling commercial à cause des fortes opérations de coton, et la demande pour remise était pour aussi dire nominale. Les ventes comprennent 750 livres No 1 à 156 3/4, 400 livres de banque à 159 1/2 et 500 livres dito à 110 pour de l'or. Dans le change sur France, 12,000 francs en commercial No 1, à 3.62 1/2 et une petite somme de banque à 3.60. Nous notons le sterling, nominalement, 154 à 155 les traites commerciales, 156 à 157 1/2 le No 1 à première classe et 159 à — le change de banque; le change sur France, à 3.65 à 3.62 1/2 le commercial No 1 et 3.50 à 3.58 3/4 le change sur banques.

Le change américain a montré des symptômes de faiblesse. Les banques ont tiré sur New York à 1/2 de prime. Le commercial était rare et a tendu à la baisse ; il s'est vendu $20,000, $3000, $30,000 et $50,000 sur New York et sur Boston, à vue, à 1/4 de prime, $20,000 (check de banque) à 7/16, $5000 sur New York, à vue, à 1/8, une petite somme au pair et $4000, à dix jours, à 1/2 d'escompte. Le taux du change commercial à vue était, à la cloture, de 1/4 de prime.

Une vente de $4000 en bons de la ville. Nous notons les consolidés à 91 3/4 et les bons en faveur des chemins de fer à 74 3/4, en suivant les coupons.—Les "sixes" de la Louisiane sont cotés à 58 à 60, les bons du chemin de fer de Jackson, la première hypothèque, à 72 à 73 ; les billets (monnaie) du chemin de fer de Jackson à 70 à 72 ; les bons du chemin de fer des Opelousas, première hypothèque, à 50 à 55.

Les billets de la banque de la Louisiane sont à 13 à 14 et les billets du Trésor de l'Etat à 72 à 74 cents.

BULLETIN COMMERCIAL

BUREAU DE L'ABEILLE,
Jeudi, 19 septembre 1867.

COTON.—Le mouvement a été très borné aujourd'hui, n'ayant été opéré que par quelques personnes qui avait pu obtenir deps. la bibliothèque, former qu'un montant total d'à peine 200 balles. Ce matin, à l'ouverture, les dispositions à opérer étaient évidentes, mais plus tard dans la journée cet entrainement s'est entièrement calmé, le refus des détenteurs de faire de nouvelles concessions ayant causé la retraite des acheteurs, des plusieurs étaient avances comptant prêts plus leurs ordres à des chiffres d'une fraction plus bas que les taux acceptés hier. Comme il est dit plus haut, la tendance dominante des prix a été arrêtée, mais le marché a clos très incertain pour admettre des cotes définies, c'est pourquoi nous les omettons.

ETAT DU COTON.

Stock en mains au 1er sept. 1867.	balles	1522
Reçu aujourd'hui.....	"	114
précédemment.....	"	4073
		4187
Expédié aujourd'hui.....	"	1944
" précédemment.....	"	3344
		5288
Stock en mains.....	"	1099

SUCRE.—Vu la petite quantité de sucre livrable sur le marché, il a été difficile de faire des affaires en détail à 10 c. la lb, de fully fair 16 cents pour le sucre prime, 17 c. pour le jaune clarifié et 17 c. cts pour le blanc. Dans le sucre de Cuba il s'opère un détail actif à 12 à 13 c. la lb, et les Nos 12 à 13 en caisses, 13 c. à 13 1/2 c. et les Nos 14 et 15, 15 à 15 1/2 c. pour les Nos 16 à 18 et 15 à 16 1/2 pour les Nos 19 à 20.

MELASSE.—Il n'y a pas de mélasse de la Louisiane sur le marché. Les dernières ventes de l'article ont eu lieu à 40 et le gallon. Cette mélasse a été en demande, mais il ne s'est pas vendu.

FARINE.—Plusieurs acheteurs ont marchandé des lots rendu aujourd'hui, mais les détenteurs qui sont très fermes ne se sont pas montrés disposés à faire de la main, de sorte qu'aucune forte vente de l'article n'a pu avoir lieu. Les marchés est calme, mais ferme. Nous notons les ventes suivantes : Fine pour deux cent barils, à $7 50 ; extra, $8 à $8 50 ; super, $9 à $9 50 ; fancy, $10 à $10 50 ; triple extra, $11 à $11 50 ; double extra, $12 à $12 50 ; et 1000 barils de choix à $14 à $14 50.

MAIS.—Un demande très vive que pendant presque toute la semaine, il n'a cessé de se faire sentir, a pour effet de rétablir le marché, et il a été vendu aujourd'hui environ deux cent mille boisseaux de maïs en lots de 10 à 20 mille boisseaux, à des prix variant de 80 à 82 c. le boisseau. Le blanc est tenu à 82 c. le boisseau.

AVOINE.—En demande et les prix montent fermement. Il a été vendu à la baisse environ deux cents boisseaux dont 400 à 35 c. le boisseau, 200 à 36 c. le boisseau. Nous continuons, les détenteurs demandant 37 à 38 c. le boisseau.

FOIN.—Le marché est extrêmement calme. Les détenteurs demandent $27 à 28 le tonneau, mais vigoureusement tenus pour plus bas. Hier, $27 étaient offerts, il n'est pas vendu aujourd'hui. Le lot de la ferme a été vendu à $26 la tonne. Dehors, $25 le baril.

SAINDOUX.—Du lard de 50 livres de saindoux a été vendu à des conditions inconnues. Il a été fait quelques demandes de saindoux en tonneaux cette semaine, mais le tonneau a été offert à 9 c. la lb, et il a été vendu à 9 c. la lb, et il